

# EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

Directeur : PIERRE LAFITTE

ABONNEMENTS (du 1<sup>er</sup> ou du 16 de chaque mois)  
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.  
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.  
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance  
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior  
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45  
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

## LES TROUPES BRITANNIQUES EN CAMPAGNE



SOLDATS ÉCOSSAIS EN TIRAILLEURS



UNE HALTE AU BORD DE LA ROUTE

L'action continue très violente entre Nieuport et la Lys. Le franchissement de l'Yser par des forces allemandes n'est qu'un incident local, comme il s'en produit dans toutes les batailles. La situation des armées alliées, comprenant, on le sait, des Anglais, des Français et des Belges, reste excellente; elles ont, dit le communiqué d'hier, fait des progrès du côté de Nieuport et d'Ypres, et nous avons avancé à Dixmude et près d'Arras. Ces deux clichés ont été pris parmi les troupes britanniques qui opèrent à nos côtés dans cette région.

Ayuntamiento de Madrid



## La journée du 26 Octobre

*Notre front est maintenu sur la ligne générale Nieupoit-Dixmude.*

*Les Russes refoulent les troupes austro-allemandes en leur infligeant des pertes sérieuses.*

*Un tremblement de terre a causé quelques dégâts dans plusieurs localités du Piémont.*

*L'Institut de France, dans sa séance solennelle, a fêté « le rêve allemand » et rendu hommage à nos soldats.*

*Nous avons la bonne fortune d'assurer à Excelsior la collaboration d'un officier général, parmi les plus brillants et les plus braves, et qui, après avoir pris part aux opérations ces derniers mois, est momentanément arrêté. Il nous donnera autant que possible, chaque jour, un communiqué sobre et discret de la situation militaire et des opérations de guerre.*

## La situation militaire

Nous voici au 86<sup>e</sup> jour de cette formidable guerre. Depuis le 20 août, jour où les armées franco-anglaises et l'armée allemande se sont heurtées dans un premier et rude choc à la frontière même, la bataille se poursuit d'une façon continue sur un front immense de la Belgique à l'Alsace : 400 kilomètres à vol d'oiseau. Bataille gigantesque, dont on ne retrouve pas d'exemple dans l'histoire et qui semble rompre avec toutes les traditions de la stratégie et de la tactique classiques !

Après l'échec de notre offensive du début, offensive sans doute prématurée et trop confiante, il y eut un recul général qui jeta l'alarme dans le pays et en particulier dans Paris. Alarme peu justifiée, car, en réalité, nos armées étaient intactes; elles le firent sentir à l'ennemi dans sa marche envahissante qui n'eut jamais le caractère foudroyant qu'on lui attribua un moment.

Notre commandement, toujours maître de lui, sut choisir l'heure favorable pour faire tête, et ce fut alors la bataille de la Marne, qu'on pourrait appeler aussi la bataille de Champagne et d'Argonne. Elle arrêta net l'offensive allemande et la força à rebrousser chemin de 40 kilomètres en arrière. La retraite de l'armée du Kronprinz fut due en particulier à la contre-offensive de notre armée de l'Argonne, entre l'Argonne et la Meuse.

A partir du 12 septembre s'engage la bataille de l'Aisne. L'armée allemande, qui a dû envoyer un certain nombre de corps d'armée contre les Russes, prend une attitude défensive, elle se retranche; la bataille change de caractère; c'est une guerre de siège, et il en est encore ainsi sur ce front qui semble à peu près inviolable de chaque côté.

Mais une troisième bataille est commencée, c'est la bataille du Nord, où, pour mieux dire, la bataille des Flandres. Les Allemands, maîtres de la Belgique, après avoir fait tomber Anvers, ramassant toutes leurs forces disponibles, renforcées de formations de landwehr et de landsturm, ont essayé de surprendre et de briser l'aile gauche des armées alliées. C'est sur cette région, qui va de la Manche à Valenciennes, que tous les regards sont fixés aujourd'hui; les Allemands eux-mêmes avouent qu'ils y jouent la solution définitive de leurs opérations contre la France.

Il nous paraît difficile de discerner le but qu'ils poursuivent de ce côté. Veulent-ils prendre Dunkerque, Calais ? Mais à quoi leur serviraient ces ports abandonnés, sous le feu des escadres anglaises, contre lesquelles leur flotte est impuissante : veulent-ils assurer leur maintien en Belgique et permettre ainsi le recul éventuel des armées de l'Aisne et de l'Argonne sur les Ardennes ? Peu importe, ce qu'il y a de certain, c'est que nous y faisons face : Belges, Anglais, troupes françaises, fortement soudés. Et ce ne sont pas des fluctuations de quelques kilomètres ou l'occupation de certaines localités qui changeront l'issue fatale de la campagne.

Remarquons-le bien, en effet. Toute cette ligne de bataille ne dépasse pas aujourd'hui dans sa partie la plus avancée vers Saint-Quentin, Craonne, Varennes, une distance de 50 kilomètres de la frontière. S'il est douloureux de voir des parties du territoire national encore souillées et dévastées par les barbares, il faut se rendre compte que l'invasion alle-

mande, qui se flattait, il y a deux mois, de tout briser et de prendre Paris, en est réduite aujourd'hui à s'accrocher péniblement à notre sol qu'elle couvre de ses morts. L'heure ne tardera pas où la retraite lui sera imposée au delà de la frontière.

Il faut rendre justice à notre haut commandement. Plus tard, l'histoire fera la part des responsabilités. S'il y eut des revers au début, ils furent réparés avec une remarquable habileté.

En l'an 216 avant J.-C., Annibal, après avoir vaincu les légions romaines, était aux portes de Rome. Le dictateur Fabius adopta contre son redoutable adversaire une tactique qui lui a valu dans l'histoire le surnom de Cunctator (temériseur). Il opposa à Annibal une ligne défensive derrière laquelle ses troupes de nouvelles levées s'aguerrissaient et lui fit une guerre d'usure et de ruse, guettant l'occasion favorable. L'armée, malheureusement, se lassa de cette attente, Fabius fut remplacé par des consuls audacieux et téméraires qui offrirent la bataille à Annibal : ce fut le désastre de Cannes. Rome faillit y périr. Elle rendit plus tard justice à Fabius, qui eût certainement vaincu le Carthaginois.

Sans vouloir comparer ce qui se passe aujourd'hui à ces lointains et antiques événements, nous sommes convaincus que notre Fabius Cunctator, plus heureux que le chef romain, aura les honneurs du triomphe.

Général X...

*Une légère erreur s'est glissée, hier, dans la note où nous annoncions la collaboration du baron Pierre de Coubertin. Nous indiquions notre distingué collaborateur comme président du comité français des Jeux olympiques, alors que ce titre revient au comte Clary. Le baron Pierre de Coubertin préside depuis vingt ans le comité international, royaume central de l'olympisme, qui comprend les représentants de trente-deux pays.*

## Les Allemands ont fait de vaines tentatives contre le Congo belge

LE HAVRE, 26 octobre (D'un correspondant spécial). — A la suite d'un entretien que j'ai eu avec M. Renkin, ministre belge des Colonies, je puis vous donner des renseignements détaillés sur les opérations de guerre au Congo belge.

Dès le début des hostilités, les Allemands ont attaqué l'embouchure de la Lukuga, déversoir du lac Tanganika et point d'aboutissement du chemin de fer belge. Ils furent repoussés avec pertes. A la mi-août, ils renouvelèrent leurs attaques sur le lac Nyassa, dont ils voulurent occuper un port; ils furent encore repoussés. Un combat eut lieu, à la même époque, entre Allemands et Anglais, sur le lac Victoria, un navire anglais donna également la chasse à des embarcations allemandes. Au début de septembre, une nouvelle tentative eut lieu sur le Tanganika, où l'ennemi essaya sans résultat de faire sauter un vaisseau belge; un peu plus tard, une troupe allemande occupa, au nord du Kivu, dans la province orientale, un poste non militaire. Depuis, les Belges sont venus en force dans cette région que l'ennemi a évacuée.

Vous savez déjà comment aux frontières du Congo belge, sur l'Oubanghi, les Français ont attaqué les troupes d'occupation allemandes dans les antennes cédées après Agadir et les en ont chassées. Les Allemands, revenus en force, réoccupèrent Ouesso, qui fut repris le surlendemain par les troupes françaises. Celles-ci ont définitivement refoulé l'ennemi dans la région de la Haute-Sangha.

Les forces armées au Congo belge sont prêtes à agir aux environs de Tanganika, au Nyassaland, ou même, si leur aide pouvait être utile, en Rhodésie. Un nouveau corps de volontaires blancs s'est constitué à Elisabethville depuis le début de la guerre.

## Le général de Moltke, malade, est remplacé

ROME, 26 octobre. — On mande de Berlin que le général de Moltke, chef de l'état-major général, qui, comme on le sait, souffre d'une maladie de foie, a été remplacé dans ses fonctions par le général de Falkenhayn, ministre de la Guerre.

## Le choléra sévit en Autriche

ROME, 26 octobre (Dépêche Havas). — On mande de Vienne que 105 cas de choléra ont été constatés à Krems, petite ville de la Basse-Autriche, non loin de Vienne, et 57 cas en Galicie. C'est le plus gros chiffre donné jusqu'ici par le bulletin officiel. Cependant, les correspondants de guerre des journaux assurent que l'épidémie tend à diminuer rapidement.

## La séance des cinq Académies retentira dans tout l'univers

La séance annuelle des cinq académies a été la plus fière, la plus vigoureuse protestation contre les ignominies dont le spectacle est imposé au monde. Nul doute que cette protestation ne soit retentissante, longuement.

Elle retentira non seulement en France, mais encore dans tout l'univers. Au lendemain de la manifestation grossière des intellectuels allemands, le discours de M. Paul Appell, président de l'Institut, apparaît, en sa noble fermeté, comme la réplique la plus complète et la plus décisive qui pût être faite. Il a prononcé des paroles que l'on retiendra.

Sans doute, elle est bien significative, la tristesse déabusée de M. Louis Renault devant les invraisemblables violations du droit des gens dont nous sommes les témoins. Et M. Louis Renault a su exprimer justement la déception amère de tous les juristes qui ont le sens du droit national et international. Sans doute, MM. Homolle, Henri Cordier, Lacour-Gayet, savants et artistes, ont apporté de beaux témoignages de la délicatesse, de l'élégance et de la force de l'esprit français. Et M. René Doumic a su célébrer avec une valeureuse éloquence, l'héroïsme incomparable du soldat français de 1914... Et cela, tout cela constituait une protestation pertinente contre les intellectuels allemands au service de la barbarie.

Mais M. Paul Appell a su dire en termes définitifs de quelles profondeurs jaillissait cette barbarie pour se répandre avec une si désastreuse impétuosité. M. Appell professe que les habitants éphémères de notre planète n'ont d'autre raison de vivre que l'idéal qu'ils portent en leur conscience. Depuis longtemps déjà, on pouvait craindre que l'idéal des Allemands ne fût vulgaire et bas dans sa brutalité. Goethe semblait prévoir les sauvageries actuelles lorsqu'il constatait dans une de ses conversations avec Eckermann : « Il se passera encore quelques siècles avant que nos compatriotes se pénétrant assez d'esprit et de culture supérieure pour que l'on puisse dire d'eux qu'il y a très longtemps qu'ils ont été des barbares. » Et Nietzsche semblait prévoir le factum des intellectuels d'Allemagne lorsqu'il attestait d'eux : « Ce sont des philistins cultivés. » Aujourd'hui, nul d'entre eux ne résiste et ils se sont rués tous dans la brutalité. M. Paul Appell montre ce qu'il y a de désormais de systématique dans leur barbarie et que pour eux la Force organisée parfaitement rée le droit. Il montre la volonté obstinée d'asservir qui mène l'Allemagne, et l'orgueil formidable, absurde et monstrueux qui l'entraîne... Et il ne s'attarde point à condamner tels ou tels individus plus agiles et plus bruyants qui rédigent des manifestes. Il oppose simplement, mais avec une puissance souveraine, à l'idéal allemand, l'idéal français. Quel magnifique idéal !

Deux mots suffisent à l'exprimer : liberté, justice. Et M. Paul Appell prononce des paroles que tous les peuples civilisés accuseront. Il dit : « Nous reprenons notre rôle séculaire. » Et il dit encore : « Quand la France tire l'épée, ce n'est pas pour dominer, c'est pour affranchir. » Et il dit encore : « Plus de peuple opprimé, plus de violence, plus de caste militaire. Il faut que tout ce qu'il est de forces au monde soient employées à garantir la paix. » Et il dit encore : « La France a proclamé en 89 les droits de l'homme; elle proclamera maintenant les droits de l'humanité; après avoir vaincu l'Allemagne sur les champs de bataille, elle la vaincra sur le terrain moral en anéantissant toute organisation de violence et en assurant les garanties des droits et de la civilisation. » Ainsi parlait M. Paul Appell, grand savant, grand patriote, qui porte en son cœur de Strasbourg fidèle le sentiment exalté de la vertu française. Ainsi, M. Paul Appell affirmait les principes directeurs de la France moderne, ceux qui nettement dégagés au cours tumultueux du dix-neuvième siècle, ont assuré son rayonnement universel, préparent, annoncent la grandeur et la gloire de son avenir...

Que dans les heures tragiques où nous sommes, le président de l'Institut ait pu faire resplendir ces vérités élémentaires, cela aussi marque une date.

J. Ernest-Charles.

Page 6 : Compte rendu de la séance.

Afin d'éviter tout retard, prière de vouloir bien adresser toute la correspondance concernant le journal à l'administrateur d'« Excelsior », 88, Champs-Élysées, Paris.



# L'effort allemand continue sur le front Nieuport-Dixmude

Communiqués officiels du 26 octobre 1914.

## 15 heures

Dans la journée d'hier, notre front a été maintenu sur la ligne générale Nieuport-Dixmude (les forces allemandes qui avaient franchi l'Yser entre ces deux villes n'ont pas pu progresser), région entre Ypres et Roulers, entre Armentières et Lille, ouest de La Bassée et de Lens, est d'Arras. Cette ligne se prolonge au sud par celle qui a déjà été indiquée dans les communiqués.

Dans les batailles de ces derniers jours, l'ennemi paraît avoir fait des pertes considérables.

## 23 heures

En Belgique, Nieuport a été violemment bombardé et l'effort des Allemands a continué sur le front Nieuport-Dixmude, sans qu'aux dernières nouvelles il paraisse avoir abouti à un résultat quelconque.

Tout le front compris entre La Bassée et la Somme a été également l'objet de violentes attaques de nuit, toutes repoussées.

Sur le reste du front, rien à signaler.

## La Haute-Alsace est calme

Nos troupes tiennent toutes les hauteurs de la frontière : pas un coup de canon n'a été tiré depuis quinze jours.

GENÈVE, 26 octobre (De notre correspondant particulier). — Un rédacteur du *Démocrate*, qui vient de faire une excursion dans la Haute-Alsace, dit que tout est tranquille au col de la Schlucht. Les troupes françaises occupent le col et les sommets qui commandent la vallée de Münster. Pas un seul coup de canon n'a été tiré depuis une quinzaine de jours. Les soldats français, la plupart des alpins, sont installés sur toutes les hauteurs de la frontière; toutes les vallées qui en descendent, de même que plusieurs vallées latérales, sont incontestablement sous notre influence. Ces fortes positions nous permettent non seulement de n'avoir à redouter aucune attaque sérieuse, mais nos soldats pourront, lorsque le moment sera venu, descendre facilement vers le Rhin, dans la plaine d'Alsace.

La position du col, fort importante, avait été vivement disputée par les Allemands, qui furent repoussés dans les premiers jours du mois d'août déjà; les Français n'ont pas abandonné la position depuis.

Thann est transformé en ville de garnison. Beaucoup de monde dans les rues, les civils mêlés aux militaires qui paraissent faire ensemble le meilleur ménage. C'est d'ailleurs une remarque que l'on peut étendre à toute l'Alsace reconquise par les Français. Ceux-ci, en effet, se montrent bons enfants; ils ne molestent pas la population, mais tâchent, au contraire, de l'aider quand ils peuvent; ils ne cherchent pas à s'imposer par la terreur, comme ceux qu'ils combattent, mais à gagner les cœurs — et ils y réussissent.

L'église, ce précieux monument, est encore intacte à l'heure actuelle. Elle n'a été atteinte jusqu'ici par aucun obus allemand, bien qu'il en soit tombé une demi-douzaine dans son voisinage immédiat. Car Thann est bombardé à intervalles plus ou moins rapprochés par les Allemands établis à Cernay, à cinq ou six kilomètres dans la direction du Rhin.

Si l'église a été épargnée, la ville, par contre, a beaucoup souffert. Les Allemands ont bombardé toutes les usines et les grandes constructions de Thann. C'est ainsi que la fabrique de produits chimiques — anciennement Scheurer-Kestner — a été partiellement détruite. Les dégâts s'élèvent à un million et demi. A la filature Duméril-Jaeglé, les dommages se montent à 1,200,000 francs et à un demi-million à l'usine de constructions mécaniques Berger-André-Béat.

Environ soixante maisons ont été détruites à Thann et à Vieux-Thann, sans compter celles innombrables qui ont été atteintes par des éclats.

Le 10 octobre, les postes français d'observation avaient remarqué une animation inusitée à Cernay. La veille étaient arrivés de grands convois de paille. Que se passait-il ? On apprit que le roi de Wurtemberg devait venir visiter les cantonnements. Immédiatement, les Français eurent l'idée de le saluer à leur façon : ils mirent en position une pièce de grosse artillerie et, au moment où le souverain traversait les rues entre la haie des civils et des militaires, qui avaient reçu l'ordre de crier : « Vive le roi ! », ils envoyèrent sur Cernay quelques obus qui mirent tout le roi de Wurtemberg en fuite. Le succès de la revue des troupes allemandes fut ainsi plutôt compromis. A Thann, on en rit encore aujourd'hui.

## Les Allemands en Belgique

Leurs pertes sont considérables ; les environs d'Ostende sont encombrés de cadavres.

LONDRES, 26 octobre (Dépêche Havas). — Le correspondant du *Daily Mail* à Flessingue télégraphie en date de dimanche :

La situation sur la côte est aujourd'hui restée la même. Les pertes allemandes sont effrayantes. Les environs d'Ostende sont encombrés de cadavres. Les Allemands ont travaillé, pendant toute la nuit, à établir des nouveaux retranchements pour protéger la route de Bruges. Il ne reste que peu de troupes à Anvers et à Bruges.

## L'action des navires de guerre

Le ministre de la Marine a indiqué, au Conseil des ministres d'hier, quel rôle avaient tenu, au cours des combats livrés sur la ligne de Nieuport par l'armée belge, les bâtiments de guerre français, unis à la flotte anglaise. Cinq contre-torpilleurs ont vivement canonné la droite de l'armée allemande. Un d'eux, le *François-Garnier*, avec ses canons de 100 m/m, a, à une distance de 5 milles, éteint le feu des batteries allemandes établies à Lombardyc et Westende et facilité grandement la reprise de l'offensive par les Belges, qui se heurtaient au tir de ces batteries d'artillerie lourde.

## La terre tremble dans le Piémont

TURIN, 26 octobre (Dépêche Havas). — Ce matin, à 4 heures 43, une forte secousse de tremblement de terre a été ressentie.

Les nouvelles provenant de quelques pays du nord du Piémont annoncent que le tremblement de terre a produit quelques dégâts, notamment à Giaveno, Rivoli, Ruriana, Avigliano, Bussoleno et dans des villages près de Pinerolo. Plusieurs maisons ont été endommagées peu gravement.

A Giaveno, un enfant a été tué dans une maison. A Saint-Michel, un monument très ancien a été sérieusement endommagé.

Le tremblement de terre a été ressenti légèrement en Ligurie. Selon le *Giornale d'Italia*, il aurait été également ressenti en Savoie.

## Cattaro sous les obus

CETTIGNÉ, 24 octobre (Dépêche Havas). — Les trois aviateurs qui ont survolé hier Antivari ont tenté de lancer des bombes sur plusieurs maisons privées, ainsi que sur le palais royal de Tapoditza, mais les projectiles sont tombés sur le sol, sans causer de dommages.

L'artillerie franco-monténégrine continue à bombarder Cattaro avec succès. L'action de l'artillerie ennemie a faibli.

CETTIGNÉ, 25 octobre (Dépêche Havas). — Hier, un duel violent d'artillerie s'est engagé entre le mont Lovcen et Cattaro. Nos batteries firent feu sans discontinuer sur les fortifications ennemies. L'artillerie autrichienne répondit vigoureusement. Il y a eu 2 morts et 3 blessés français ; les Monténégrins ont eu 3 blessés.

## Les victoires russes de la Vistule aux Carpathes

Les troupes austro-allemandes sont partout refoulées, perdant des prisonniers et des canons.

Communiqué officiel du 26 octobre. — A l'ouest de la Vistule et au nord de la Pilica, les Allemands ont été rejetés sur Lowicz, Skierniewice et Rawa, qui ont été enlevés à la baïonnette par les Russes.

Au sud de la Pilica, dans la direction de Radom, un vif combat a été engagé entre les Russes et les Austro-Allemands, qui ont perdu des prisonniers et des canons. Au sud de Solec, les troupes russes ont franchi la Vistule de vive force, rejetant les Autrichiens.

Sur la San et au sud de Przemysl ont eu lieu des combats opiniâtres favorables aux Russes. Une colonne autrichienne débouchant des Carpathes sur Dolina a été mise en déroute.

## Recul général

PÉTROGRAD, 26 octobre (Dépêche Havas). — Le *Messenger* de l'Armée résumant les opérations russo-prussiennes, constate que le groupe des armées allemandes qui opèrent dans la région de Mlava-Vlotzavsk très inquiet de la situation sur le front Thorn-Cracovie, bat en retraite dans la direction de la Prusse orientale où la population a reçu l'ordre de se retirer dans l'intérieur du pays. Le recul des Allemands est général sur le front Thorn-Cracovie, ainsi que sur le front Varsovie d'où l'ennemi se replie le long de la ligne de chemin de fer de Varsovie à Vienne en détruisant les ponts.

Les Allemands ont expédié ces jours derniers de nombreux trains pleins de richesses qu'ils ont pillées en Pologne. Malgré ces trophées, l'état d'esprit des troupes allemandes est très abattu, ce qui a forcé le kronprinz à parcourir personnellement les rangs des troupes distribuant largement des distinctions militaires.

Dans la région Lowicz-Sokhatoff, les Allemands sont talonnés par la cavalerie russe. Ils se retirent en hâte vers la frontière de leur pays.

Le groupe des troupes allemandes de Radom, qui opérait contre Ivangorod et Nova-Alexandria, fuir rapidement, dévastant tout sur son passage et commettant des atrocités sur la population paisible.

En Galicie, toutes les tentatives désespérées des Autrichiens pour faire reculer les Russes ont échoué. Les Autrichiens ont eu des pertes énormes. Dans tous les combats, les Russes ont repoussé les attaques de l'ennemi et sont passés à l'offensive.

## L'inépuisable réservoir

MOSCOU, 26 octobre (De notre correspondant particulier). — Malgré le chiffre énorme d'hommes présents à nos frontières, journalièrement des convois, dont il est difficile de s'imaginer la fin, déversent des troupes de renfort derrière les lignes de combat. Ajoutons que la territoriale n'a pas encore été entamée, et que de longtemps son tour viendra de partir à la guerre.

La France peut être tranquille et sûre des ressources de son alliée.

## Le recensement dans la Seine

Depuis le recensement effectué le 8 septembre dernier, de nombreux habitants sont rentrés et rentrent chaque jour à Paris et dans le département de la Seine.

Pour remettre la tenue à jour de l'état de la population, les familles non recensées ou celles comptant des membres non recensés sont invitées à se présenter à la mairie de leur arrondissement ou de leur commune pour y faire les déclarations nécessaires.

## Notre Numéro de la Toussaint

Le numéro spécial hors série d'Excelsior, consacré A NOS MORTS, complètement indépendant de votre numéro du dimanche, LA GUERRE ILLUSTRÉE, sera mis en vente SAMEDI PROCHAIN.

Ce supplément restera l'un des plus précieux numéros de « la Guerre Illustrée » et complètera, dans la collection d'Excelsior, la documentation illustrée la plus complète sur la campagne de 1914.

Son tirage étant limité, il est utile de le retenir dès maintenant chez tous nos dépositaires. Nous en ferons l'envoi direct contre 0 fr. 10.



## AUX ABORDS DU CHAMP DE BATAILLE



Sur un front aussi vaste que celui des batailles qui se livrent actuellement depuis le nord de la Belgique jusqu'au sud de l'Alsace, le service du ravitaillement des armées est certainement un des plus importants. Il est assuré de notre côté de façon parfaite, et jamais nos vaillantes troupes n'ont manqué, soit de munitions, soit de vivres. Voici deux photographies représentant des convois allant ravitailler les soldats actuellement sur la ligne de feu.



## UNE MANIFESTATION DE L'ENTENTE CORDIALE



Au plus fort de l'action, nos amis les Anglais combattent aux côtés de nos vaillants soldats. Ils rivalisent d'énergie et de bravoure avec les nôtres, ils ne font plus qu'une même armée lorsqu'il s'agit de repousser l'envahisseur. Aux heures de repos, après la bataille, ils ne manquent jamais de témoigner leur amitié à ceux qui sont devenus leurs frères d'armes et c'est plus d'une fois que nous eûmes l'occasion d'assister à la scène toute simple et toute amicale que nous reproduisons ici.

## L'EXODE DE LA POPULATION D'ANVERS



Nous représentons ici dernièrement plusieurs scènes de départ de la population d'Anvers avant l'arrivée des Allemands. Si beaucoup d'Anversois quittèrent la ville par voie de mer, d'autres, par contre, utilisèrent l'automobile. Et ce fut pendant plusieurs heures tout un défilé d'autos se dirigeant, soit vers la France, soit vers la Hollande.



# Une grande séance à l'Institut

Nos immortels adressent à nos soldats un témoignage d'admiration et de reconnaissance

Le public qui avait été admis à la séance annuelle des cinq académies était peut-être moins nombreux que les années précédentes. Jamais il ne fut plus enthousiaste dans ses applaudissements. Et rarement les discours de nos immortels eurent une signification plus nette et plus utile que ceux prononcés hier par MM. Appell, Louis Renault, Henri Cordier, Homolle, Lacour-Gayet et René Doumic.

M. Paul Appell, président de l'Institut, prit le premier la parole.

Le plus grand honneur que puisse rêver un savant, dit-il, est celui de présider la séance publique de l'Institut de France, de cette illustre compagnie qui, parmi tous les groupements d'académies constitués dans les divers pays, présente la particularité unique de réunir les lettres, les arts et les sciences, la grâce, la beauté, la vérité, union toute française, qui caractérise le génie de notre nation.

Le hasard a voulu que, dans les circonstances les plus tragiques qu'ait connues le monde moderne, cette présidence fût occupée par un Alsacien, par un Strasbourgeois. L'Alsace se trouve ainsi, par un de ses fils, à la première place dans la séance d'aujourd'hui, l'Alsace fidèle qui a souffert en silence pendant quarante-quatre ans sous le bâillon allemand, qui n'a jamais désespéré, qui voit se lever enfin le jour de la justice et, dans le triomphe du droit, la reconstitution de la patrie une et indivisible.

Après avoir comparé la civilisation allemande basée sur la force et le rôle d'humanité qu'assument, dans le conflit européen, les nations alliées, l'éminent mathématicien rendit hommage aux disparus : Jules Claretie, Henry Roujon, Jules Lemaitre, Albert de Mun, de l'Académie française ; Georges Perrot, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; Van Tieghem, de l'Académie des Sciences ; Emile Vandermere et Gabriel Ferrer, de l'Académie des Beaux-Arts ; Charles Waddington et Albert Babeau, de l'Académie des Sciences morales et politiques.

Ensuite, M. Louis Renault, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, donna lecture, au nom de l'Institut, de son étude sur « la guerre et le droit des gens ».

N'attendez pas, déclara-t-il, une étude doctrinale, un exposé et une appréciation critique de la conduite des belligérants dans la lutte qui se poursuit avec tant d'acharnement de part et d'autre. Le moment n'est pas encore venu de porter un jugement d'ensemble sur les faits qui auraient été commis par certains belligérants et qui sont de telle nature que nous sommes humiliés comme hommes autant qu'affligés comme Français. Je parle ici au nom de l'Institut tout entier. En outre, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, particulièrement compétentes en raison de la nature de ses études, je viens de recevoir d'elle la mission expresse de porter devant vous sa protestation contre ces actes abominables. Est-il possible que l'humanité que l'on croyait civilisée par tant de siècles d'efforts en soit arrivée à de telles extrémités ? Je ne veux rien dire qui ressemble à de la polémique, qui n'est pas de mise en ce lieu et en ce moment. Je ne veux ni faire un réquisitoire ni porter un jugement, mais me borner à de pures constatations de nature juridique. La brièveté de l'exposé en fera excuser la sécheresse.

Le grand juriconsulte français exposa comment s'était formé peu à peu un droit coutumier de la guerre, « c'est-à-dire un ensemble de pratiques, de règles acceptées de part et d'autre, constituant pour les belligérants des droits et des obligations ». Il rappela que l'article premier de la Convention de La Haye impliquait que « le territoire des puissances neutres était inviolable ».

Il passa en revue les prescriptions d'ordre international, relatives à la conduite de la guerre : interdiction des armes explosives, respect des formations sanitaires et de leur personnel, interdiction de bombarder les villes ou bâtiments qui ne sont pas défendus, les édifices consacrés aux cultes, aux arts, aux sciences, à la bienfaisance, respect de la vie des individus et de la propriété privée, etc...

Ce sont, conclut-il, des textes émouvants dans leur brièveté, parce qu'ils correspondent, non à de pures hypothèses, comme c'est souvent le cas pour des textes juridiques, mais à des faits trop réels, trop actuels, et si épouvantables qu'ils en sont invraisemblables, et que les témoignages les plus probants deviennent nécessaires pour en faire admettre l'existence. Ce n'est pas sans une profonde tristesse que j'ai rassemblé des textes à l'élaboration desquels j'ai eu l'honneur de participer et qui ne rappellent tant d'hommes éminents, convaincus, comme moi, que nous avions fait faire un progrès sérieux à la civilisation. La déception est trop cruelle. Si nous nous étions attendus et si nous devions nous attendre à des infractions individuelles, personne ne pourrait songer à une méconnaissance générale et systématique de toutes les règles solennellement adoptées. C'est là le fait grave, dont il y aura lieu peut-être de tirer ultérieurement des conséquences.

Dans une relation savante et documentée, M. Henri Cordier, délégué de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, narra l'invasion mongole au moyen âge et les dévastations commises par ces barbares venus de l'Asie centrale. Il termina en ces termes :

Une proclamation au nom du tsar libérateur a brisé toutes les barrières : l'étendard de la liberté flottera pour le Polonais comme pour le Russe ; Slaves occidentaux, Slaves orientaux, Slaves de culture byzantine ou Slaves de culture latine s'avanceront sous le même drapeau dans la route du progrès que trace la civilisation moderne, tandis que le germanisme, réduit à ses propres forces, isolé dans l'hostilité du monde entier,

s'enfoncera à nouveau dans les ténèbres de son antique barbarie.

L'Eternel a dit : « Vous avez labouré la méchanceté et vous avez moissonné l'iniquité ; vous avez mangé le fruit du mensonge, parce que tu t'es confié sur la conduite et sur la multitude de tes hommes forts. C'est pourquoi un tumulte s'élèvera parmi ton peuple, et on détruira toutes tes forteresses ».

Avec une fine et soucieuse érudition, et dans une langue harmonieuse et limpide, M. Homolle, délégué de l'Académie des Beaux-Arts, parla de « l'or le et de ses statuts de vierges », belles dans leur corps harmonieux, bien que encore un peu raides et parfois d'une vigueur un peu athlétique ». Il raconta comment les Perses, cupides autant que fourbes, avaient pillé et brûlé le temple d'Apollon.

Il est au Louvre, ajouta-t-il, dans la salle des antiquités chaldéennes, un bas-relief, image cruelle de la férocité de la guerre antique, si sauvagement renouvelée par nos ennemis. Notre confrère, M. Heuzey, qui l'a reconstitué et interprété avec son habileté et pénétrante sagacité, lui a donné le nom de « Stèle des Vautours ». Devant le souverain, impassible et superbe, qui tient d'une main le sceptre et serre de l'autre le flet dans lequel ses ennemis sont enfermés, comme poissons dans l'épervier, on voit, lugubre appareil de la victoire, les corps des vaincus, enlèves par monceaux et les têtes coupées, emportées dans les airs par un essaim de vautours. Je revais cette scène, mais mon esprit et mes yeux trop hallucinés en animant les figures inertes, les révélant d'angoisses détestées, et l'on m'apportait les cadavres par centaines et par milliers au funèbre tas, et celui-ci s'élargissait, il s'élevait comme une montagne, il se perdait dans les airs, monstrueux et funèbre Himalaya. Je frissonnais d'épouvante, et cependant je ne pouvais détourner mes yeux ; je subissais cette espèce de fascination de l'horreur qui, malgré la volonté, ramène et rive les regards sur les scènes de carnage et de mort. Je résistais à cet attrait cruel ; mais une voix me disait : « Laisse, laisse monter la sanglante pyramide ; car chacun de ses degrés est un rempart pour la patrie, chacune de ses assises un fondement pour le temple futur de la paix et de la justice ».

La montagne, en effet, disparut et je vis monter en sa place une construction merveilleuse : elle poussait jusqu'au ciel deux tours ajourées comme une dentelle de pierre et qui semblaient s'élever vers Dieu comme une prière. Les murs étaient si puissants que l'édifice semblait bâti pour l'éternité, et cependant il avait quelque chose d'aérien tant il était percé de larges et hautes baies, soutenu par des colonnes légères, découpé en caurs, en roses, en trèfles, paré de souples et gracieuses arabesques ; ça et là, parmi la pierre, brillaient comme des fleurs ou des escarboucles et tout un peuple de statues encadrant et surmontant les portes, courait en frises le long des façades, s'élevait aux angles des pavois : Dieu le Père et Jésus et Marie, saints et saintes du ciel, figures de l'ancienne et de la nouvelle loi, rois de France, fille aînée de l'Eglise et ministre de Dieu sur la terre, toutes belles, réservées, accueillantes et douces, jusque dans la sévérité et dans la majesté.

A leur grâce digne de la Grèce, à leur angélique sourire, je reconnus les figures de Reims qui semblent descendues du Paradis, mais, hélas ! marquées de quels stigmates d'un effroyable martyre ! Combien peu étaient sauvés ; combien, au contraire, avaient été décapités, amputés de leurs membres, balafrés d'ingrassables blessures ! Partout où je portais les yeux, je reconnaissais les coups d'une odieuse et stupide sauvagerie, l'accomplissement systématique d'une œuvre consciente, acharnée, de rancune et de haine, de basse envie, de jalousie barbare. Les obus qui frappent au loin, comme un bétier, l'incendie qui mine sournoisement et tue lentement ce que le fer a épargné, tout avait été employé contre une inoffensive et adorable merveille.

Désastre irréparable, opprobre éternel pour ses auteurs, cause à jamais sacrée de haine inextinguible et d'indéfinissable mépris de la part de tout homme qui sent et qui pense, auréole douloureuse au front des nobles et innocentes victimes, sœurs des vierges d'Athènes par la souffrance, comme elles l'étaient déjà par la beauté.

Délégué de l'Académie des Sciences morales et politiques, M. G. Lacour-Gayet évoqua les belles batailles de Barfleur et de la Hougue. Il émaila son récit de fines allusions aux événements actuels, et, dans sa péroraison, adressa un salut aux soldats et marins qui combattent en ce moment pour le drapeau national.

Enfin, M. René Doumic, de l'Académie française, célébra tout d'abord la traditionnelle vaillance française et loua l'héroïsme simple et patient du soldat de 1914. Et, dans une conclusion que ne cessèrent de couper les ovations des auditeurs, il vanta la patrie « qui a repris conscience d'elle-même ».

Puisse, grâce à eux, s'ouvrir une ère nouvelle et naître un monde où les peuples respireront plus librement, où la France, relevée d'une longue humiliation, reprendra son rang et renouvellera la chaîne de ses destinées ! Alors, dans cette France assainie, vivifiée, quel réveil, quel renouveau, quelle sève, quelle floraison magnifique ! Ce sera ton œuvre, soldat de 1914. Nous te devons cette résurrection de la patrie bienaimée. Et plus tard, et toujours, dans tout ce qui se fera chez nous de beau et de bien, dans les créations de nos poètes et dans les découvertes de nos savants, dans les mille formes de l'activité nationale, dans la force de nos jeunes gens et dans la grâce de nos filles, dans tout cela qui sera la France de demain, il y aura, cher soldat si brave et si simplement grand, un peu de ton âme héroïque.

Et chacun de s'en aller, ému par de si nobles paroles, témoignages d'admiration et de reconnaissance à ceux qui ont sauvé la patrie et libéré le monde.

## Tribunaux

### Le meurtre de Saint-Ouen

Dans un débit, rue Saint-Mathieu, à Saint-Ouen, le 12 juillet dernier, un consommateur nommé Van den Brisch fut tué à coups de revolver et à coups de couteau brusque irruption dans l'établissement. Van den Brisch fut tué à coups de revolver et à coups de couteau. Les meurtriers, qui avaient pris la fuite, furent arrêtés. Ils comparaissent, hier, devant la Cour d'assises. Ce sont les nommés Vogelousen, Koutzler et Flich. Après plaidoiries de M<sup>rs</sup> Zevaës, Valenzi et Beaux, ils ont été condamnés : Vogelousen à cinq ans de réclusion, Koutzler à quinze mois de prison et Flich à six mois de la même peine.

### Cour d'assises de Seine-et-Oise

Devant la Cour d'assises de Seine-et-Oise ont comparu hier plusieurs individus inculpés de tentative de meurtre et de nombreux cambriolages.

L'acte d'accusation résume ainsi les faits :

« Le 9 août 1913, vers minuit, à Chartres, l'agent Pallis regagnait son domicile lorsque, en passant devant le café Legendre, il aperçut que deux individus venaient de voler deux bicyclettes à la terrasse de l'établissement. Dans leur fuite, les voleurs avaient fait une chute au détour de la rue. L'agent les rejoignit. Quand il fut à dix mètres d'eux, l'un des cambrioleurs passa son revolver à son complice qui tira douze balles sur le malheureux agent, le blessant au foie et à la main. »

« Les deux meurtriers disparurent dans la nuit et l'on désespérait de les retrouver, lorsque une bande de cambrioleurs fut arrêtée à Houilles, où elle avait défoncé et enlevé le coffre-fort d'une usine. Au cours de l'inspection, l'un des inculpés déclara qu'il appartenait à une bande, nommée Bordeau, comme l'auteur du meurtre commis sur l'agent Pallis, et Bordeau fut formellement reconnu par sa victime. »

L'audience est présidée par M. Thomas, conseiller à la Cour.

M. Perrussel, procureur de la République, soutient l'accusation.

## Informations judiciaires

Les émules de Gallay et de la Merelly. — L'établissement financier qui connut les exploits de Gallay vient de les voir se renouveler par l'un de ses employés. Le 19 mai 1913, une femme Charlotte Rosner se présentait à la banque et se faisait ouvrir un compte de dépôt en versant une somme de 300 francs. Or, la cliente était l'amie de Michel-Louis Baronne, attaché au service des dépôts. Ce fut lui qui inscrivit la somme sur le registre ad hoc. Le 2 juin suivant, Charlotte Rosner vint toucher 150 francs, et le lendemain, à l'aide d'habiles virements, Baronne transformait les 150 francs restant en 150.000 francs qui, peu à peu, furent retirés par la cliente. Cependant, fin juillet, le dernier encaissement étant assez important, les deux complices craignant d'être découverts jugèrent prudents de prendre la fuite, ce qui fit démasquer les opérations délictueuses. Plaintes fut déposée au parquet, et M. Bourguet, juge d'instruction, fut commis. Le couple demeura introuvable jusqu'à ces jours derniers. Le 10 octobre, le magistrat instructeur était avisé que Baronne et la femme Rosner, qui se nomme en réalité Bezebo, avaient été arrêtés à Sancerre (Cher). Ils avaient été condamnés à deux mois d'emprisonnement pour détention illégale d'armes de guerre. Leur peine étant purgée, le couple a été ramené à Paris. Après avoir subi l'interrogatoire d'identité, tous deux ont été écroués.

## Faits divers

Zorée par une auto. — Mlle Julianne Danus, âgée de vingt ans, demeurant 48, rue Montmartre, été renversée, avant-hier soir, devant son domicile, par une automobile des postes. Transportée dans une pharmacie voisine, elle y expira quelques instants après.

M. Gaubert, commissaire de police du quartier du Mail, a envoyé le cadavre à la Morgue et a ouvert une enquête afin de déterminer les responsabilités de ce mortel accident.

Est-ce un suicide ? — Des marins ont retiré de la Seine, quai Montebello, en face la rue du Haut-Pavé, hier après midi, le cadavre d'un homme âgé d'une quarantaine d'années, ayant les pieds liés à l'aide d'une cordelette. Le défunt, qui paraît avoir séjourné plusieurs jours dans l'eau, était nanti de papiers au nom de Léopold-Désiré Jolly, demeurant 13, place Garibaldi, à Corbeil. Le corps a été dirigé sur la Morgue et une enquête est ouverte.

## Réponse aux mensonges allemands

L'ambassade d'Angleterre nous communique la note officielle suivante :

Il est absolument faux que les troupes indiennes aient été, comme le dit le bureau de la presse d'Allemagne, retirées de l'Egypte, parce qu'on ne croit pas pouvoir compter sur elles.

Les troupes indiennes désirent vivement combattre l'ennemi commun et maintenir en Europe les glorieuses traditions de l'armée indienne.

Il est également faux que l'Angleterre comme le disent les Allemands, ait promis au Portugal la province espagnole de Galice comme prix de son aide.

Cette information n'a été publiée que pour semer le désaccord entre la Grande-Bretagne et l'Espagne.

## Le temps pendant la guerre

(26 octobre)

1870. — Dépression sur le littoral. Début d'une série de jours pluvieux par vent S. Le ciel est couvert et la température demeure de 17° à 22°, soit supérieure à la normale.

1914. — Dépression mer du Nord, fortes pressions Espagne. A Paris, il a plu la nuit dernière 4 m/m d'eau. Extrêmes de températures : 10°6 et 16°3 ; les vents à terre soufflent faiblement de l'W. N. W. mais vers 2.000 mètres ils sont beaucoup plus forts du N. W.



# La bataille de Ville-sur-Cousances (1)

(Suite)

## L'incendie.

Notre artillerie a pris position en arrière. Notre commandant aussi est là et nous annonce que notre colonel est blessé. Nous joignons à nous toutes les troupes que nous rencontrons. Nous retrouvons ainsi notre capitaine conduisant une section. Et tous nous nous dirigeons sur le sinistre. Seules, les plaintes des blessés réveillent cette morne nuit. Ces gémissements nous broient le cœur, mais nous ne pouvons nous arrêter, nous avons ordre de marcher au feu. Une patrouille est envoyée reconnaître le village incendié, puis nous y entrons nous-mêmes. Nous allons peut-être boire, cet espoir nous soutient, la soif nous mord plus que jamais. Le capitaine m'ordonne de visiter une maison habitée. Y aurait-il des Allemands, dans la maison ? J'enfonce la porte. Je recule, saisi de ma brusquerie. Le tableau qui s'offre à moi me fait monter les larmes aux yeux. Je veux m'arrêter, mais j'ai ordre de fouiller... Devant moi, sur un méchant grabas, s'accrochent cinq petits, cinq mioches que les Allemands ont épargnés hier, car ils occupaient le village. Leur maman les couvre de son corps, ainsi qu'une poule couvre ses poussins. Tote la pièce offre un tableau de misère. Tout a été fouillé par les Prussiens. Des hardes et des débris de meubles encombrant le plancher, et la lampe fumeuse jette sa lumière blafarde sur cette scène lamentable. Au bruit de la porte, la maman se lève menaçante et prête à défendre sa nichée. Elle n'a pas reconnu mon uniforme. Je la rassure et m'informe : « N'avez-vous pas d'eau ? » « Non, me dit-elle, je n'ai qu'un peu de lait pour les petits demain. »

## Les ombres.

Je sors, la mort dans l'âme, le cœur étreint sous le poids d'une telle tristesse. Dehors, l'incendie fait rage, et ses lueurs font derrière nous des silhouettes démesurément grandes et changeantes. Le capitaine nous envoie, Wangermie et moi, en patrouille; Lemaire se joint à nous, et tous trois partons en avant du village. « Les Allemands sont dans le bois, à 1.500 mètres », nous indiquent les habitants. Il faut donc marcher prudemment, car ils doivent, eux aussi, avoir leurs patrouilles. Nous nous jetons dans le fossé qui borde la route. Le clair de lune est magnifique et nos ombres peuvent nous dénoncer. A chaque pas, nous heurtons des corps. Les blessés nous supplient de leur porter secours; nous leur promettons que les ambulances sont derrière et leur donnons ce qui nous reste d'eau, car, avant de sortir du village, nous avions trouvé une source. Wangermie, qui me précédait, me dit à voix basse : « Couche-toi ! » Un groupe d'une vingtaine d'hommes venait de nous inverser sur la route. Sont-ce des Français ou des... Boches ? Nous retenons notre respiration; ils sont à 20 mètres. Nous saisissons leur langue. Plus de doute, ce sont des Allemands. « Halte-là ! » crie Wangermie, en épaillant. « Bitter-Bitter. Deutsch ! » répondent-ils. Au même moment nous répondons par quelques bons pruneaux bien dirigés, et je me rejette vivement vers le village, chercher du secours, pendant que le brave Wangermie continuait à en dégringoler.

## Le contre-ordre.

Au village, le lieutenant, avec deux sections, barricadait les issues qui encadraient l'incendie de sept à huit chaumières. Il me donne quelques hommes, et nous volons au secours de Wangermie, qui traitait toujours. Les Allemands s'enfuyaient, emportant toujours leurs blessés. Un des leurs était étendu pour toujours. Nous serrons la main de notre ami Wangermie, et nous continuons notre patrouille sur le secteur qui nous était indiqué; puis nous revenons après avoir laissé nos sentinelles. Nous ramenons alors les blessés les plus proches. Tous étaient transis de froid.

Des plaintes gutturales annonçaient des blessés allemands. Nous rentrons à Ville-sur-Cousances. Et pour nous recommencer une nouvelle veillée des armes, la plus terrible de toutes celles que nous avions vécues jusqu'alors. Nous pensions que nous avions le désavantage du terrain. Nos ennemis occupaient la crête la plus élevée et ils étaient retranchés solidement par un labeur de quelques jours. Pendant toute la nuit, tous nous nous donnons aux barricades. Nous nous mouvons comme des ombres, éclairés par l'incendie qui s'alimente de nouvelles chaumières attenantes. Les blessés sont amenés à la mairie. A 2 heures, notre capitaine nous commande « sac au dos ». Les sentinelles sont rappelées. Un cycliste arrive. Qu'y a-t-il ? Le commandant donne un contre-ordre. « Il faut, coûte que coûte, défendre le village et ne lâcher pied sous aucun prétexte ». Personne ne souffle mot. Le lieutenant replace les sentinelles et nous commande de prendre une heure de repos. Quelques-uns veillent.

## La fusillade.

Le petit jour pointe : « Debout tout le monde ». Que nous apportera cette nouvelle journée. Sera-t-elle victorieuse ou simplement héroïque ? « La première section à mon commandement », dit le lieu-

tenant — c'est la nôtre. Je prends ma place à côté de Wangermie. Nous nous serrons la main silencieusement. Mon camarade de combat Lemaire est l'homme de communication au capitaine. Nous devons occuper la crête devant le village. Cette crête est surplombée par une autre en avant à 400 mètres environ. C'est celle de l'ennemi. Nous sommes déployés en tirailleurs, face à face des Allemands, que l'on voit descendre un par un dans des tranchées. Nous ferons le plus de travail possible et nous avons chacun près de 200 cartouches. Nous sommes dans un champ de luzerne. La fusillade commence de suite très nourrie : ça promet de chauffer, et d'ailleurs le soleil commence à s'élever. Wangermie blague... Wauquier et moi lui donnons la répartie. Les mitrailleuses s'en mêlent de part et d'autre. L'artillerie crache au-dessus de nous. Est-ce la nôtre ? Non, pas encore... Tantôt elle se fera entendre. Les balles sifflent bien près, fauchant le trèfle heurtant les gamelles, les bouteillons. Aïe !... plusieurs de notre escouade sont déjà touchés, c'est Blervack qui se lève pour retomber éternellement. c'est Leclerc touché dans les reins. Il se retire en s'accrochant à la terre, nous lui criions de ne pas se lever nous serions trop bien repérer. Derrière nos sacs nous tirons ferme. Les cartouches s'épuisent... « Aïe !... Tonnerre, ça y est ! J'en ai plusieurs. » C'est Wauquier, courageux jusqu'au bout il ne veut pas se retirer. Puis aussitôt « Et moi aussi », dit Wangermie. Il se glisse sur moi la cuisse pendante. Nous le supplions de se retirer, il a la cuisse traversée et la cheville cassée. Nous tirons toujours. Notre artillerie commence à donner. Plusieurs d'entre nous n'ont plus de cartouches. Ils en demandent, mais nous n'en avons presque plus déjà, et pas de convoi derrière nous pour nous ravitailler. Nous tirons nos dernières munitions. Les mitrailleuses crépitent dans un bruit assourdissant, nous sommes dans l'intersection des deux feux, celui de l'ennemi et le nôtre et nous n'avons plus de cartouches. Les balles françaises nous touchent, nous ne pouvons tenir là. Notre lieutenant est blessé.

## Morts au champ d'honneur

(Renseignements communiqués par les familles)

Les lieutenants André Vany, du 268<sup>e</sup> d'infanterie, fils du président du tribunal de commerce de Charleville; Maurice Gourtal, du 263<sup>e</sup> d'infanterie;

Le sergent Marcel Châté, du 308<sup>e</sup> régiment d'infanterie; le caporal réserviste Henry Châtier, du 115<sup>e</sup> d'infanterie;

M. Paul Proust, député de Chambéry, sergent réserviste au 97<sup>e</sup> d'infanterie.

Le sous-lieutenant Hugues Le Roux, du 356<sup>e</sup> de ligne, fils de notre confrère Hugues Le Roux, vient de mourir à Toul des suites de blessures reçues dans les combats de l'Est. Il a été cité à l'ordre du jour de l'armée pour s'être porté au secours de son commandant, mortellement blessé sous ses yeux, et avoir dit à ses hommes qui restaient collés à terre dans l'horreur de l'assaut : « Je resterai debout jusqu'à ce que vous avanciez. »

Nous adressons à notre confrère le témoignage de notre très vive sympathie.

## Nouvelles diverses

PARIS. — La vaine menace des « Tauben ». — Deux avions allemands, dont l'un avait jeté des bombes du côté de Compiègne, ont tenté, hier, d'arriver jusqu'à Paris. Mais les aviateurs français, qui veillaient, les ont mis en fuite.

DEPARTEMENTS. — Mort d'une ambulancière anglaise. — La ville du Mans vient de faire d'émouvantes funérailles à miss Bell, âgée de dix-neuf ans, ambulancière à l'hôpital britannique, qui avait eu les deux jambes broyées par un éclat d'obus pendant qu'elle relevait les blessés sur le champ de bataille.

ETRANGER. — La vie chère en Allemagne. — La cherté des pommes de terre aurait, d'après le Vorwärts, occasionné de graves désordres à Brunswick, où plusieurs boutiques ont été saccagées par la population affamée.

La flotte turque. — On mande d'Athènes à la Tribune de Rome que le Gabon et le Breslau ont quitté précipitamment la mer Noire pour rentrer dans le Bosphore, d'où il est probable qu'ils ne se risqueront plus à sortir.

Mort de sir Charles Douglas. — On annonce la mort à Londres du général sir Charles Douglas, chef de l'état-major général de l'empire et premier membre militaire du conseil de l'armée.

Dans l'Afrique du Sud. — On mande de Johannesburg que les troupes anglaises ont capturé une centaine de soldats qui faisaient partie des contingents qui suivent le colonel rebelle Maritz, le chef du complot allemand au Cap.

Le procès de Sarajevo. — Selon une dépêche de Vienne, tous les accusés du procès de Sarajevo ont déclaré qu'ils se refusaient à faire appel à la clémence impériale. On sait que le procureur a requis contre tous les accusés la peine capitale, mais que la sentence n'a pas encore été prononcée.

## SAC DE COUCHAGE

Imperméable, intérieur doublé

Maison Bidal et Piat, équipements militaires,  
3, rue Richelieu (Paris).

## Le Carnet de la Solidarité

Pour les populations envahies. — Le comité du Secours national a décidé de faire dans les départements envahis une organisation de secours pour obvier aux misères les plus urgentes. Un appel sera fait dans ce but aux parties non envahies du territoire.

Pour les combattants. — Les membres de l'Union française pour le Suffrage des Femmes qui ont confectionné des vêtements chauds pour les combattants sont priées de les envoyer à Mme Le Verrier, vice-présidente de l'U.F.S.F., 2, rue Bernoulli, Paris, qui se charge de les faire parvenir rapidement sur le front.

## Journal officiel

Le Journal officiel publie un décret accordant pendant la durée de la guerre aux veuves et, à défaut, aux orphelins des fonctionnaires, agents, sous-agents et ouvriers de l'Etat décedés sous les drapeaux, la moitié du traitement ou salaire de ces fonctionnaires, agents ou ouvriers. En aucun cas, cette allocation ne pourra se cumuler avec la dérogation sur la solde militaire ou l'avance sur la pension prévue par le décret du 9 octobre 1914, mais les ayants-droit pourront opter soit pour le régime institué par ce décret, soit pour le paiement de l'allocation sur le traitement civil ou sur le salaire accordé conformément au décret du 9 octobre 1914.

Le Journal officiel publie en outre un décret supprimant à partir du 6 octobre 1914, en France et en Algérie, les droits sur les bandes de coton pur unies pour pansements et sur les tissus de coton unis, écrus ou blanchis.

## Diminution des Prix

Pendant toute la durée de la guerre, le flacon de

**GOUTTES LIVONIENNES, TROUETTE-PERRET**

ce médicament si connu depuis 40 ans, dont l'usage est indispensable en hiver pour préserver et guérir des **Rhumes, Toux, Bronchites** et des **Maladies de la Gorge, de la Poitrine, des Bronches** et des **Poumons**, ne se vendra que 2 fr 50 le flacon dans toutes les pharmacies, au lieu de 3 fr., prix marqué.

Le produit véritable ne se vend qu'en flacon de 60 petites capsules ou gouttes, portant le nom : **GOUTTES LIVONIENNES de TROUETTE-PERRET**

Si votre pharmacien n'en a pas, ou ne peut vous le vendre à ce prix, adressez-vous directement à la Maison TROUETTE-PERRET, 45, rue des Immeubles-Industriels, à Paris, qui vous en enverra un flacon, par poste recommandée, contre 2 fr 50 en mandat, bon de poste ou timbres.

## La collection d' "Excelsior"

C'est le document le plus complet sur l'histoire de la guerre.

Les collections des numéros d'Excelsior parus depuis le commencement de la guerre ont obtenu un si vif succès qu'il ne nous reste plus, pour la fin de juillet et le commencement d'août, que des collections incomplètes.

Il nous manque en ce moment, pour le mois d'août, les numéros des 1<sup>er</sup>, 3, 4, 6, 7, 8, 9 et 10; nous indiquerons ultérieurement, dans un avis aux lecteurs, la date à laquelle nous pourrions les leur fournir.

Les autres numéros d'août seront envoyés sur demande.

Nous pouvons toujours assurer l'envoi de COLLECTIONS INCOMPLÈTES à partir du 15 août, et aussi de notre numéro spécial hors série paru à Toulouse le 20 septembre, dont nous avons fait faire un nouveau tirage.

Joindre à toute demande 10 centimes par numéro pour la France et 20 centimes pour l'étranger.

## LECTURES POUR TOUS

• EN VENTE PARTOUT •

50<sup>c</sup>

Toute la Guerre  
par le Texte et  
par l'Image

UN NUMÉRO TOUS LES SAMEDIS

Le gerant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — G. Marty.



## LES RUINES AUTOUR D'ANVERS



On sait les violents combats qui se déroulèrent autour d'Anvers, avant l'entrée des Allemands dans cette ville. L'artillerie belge fit subir de grosses pertes à l'envahisseur qui, supérieur en nombre, finit par avoir l'avantage. Plusieurs villages eurent à souffrir des obus ennemis, et la photographie que nous publions ici donne une idée des effets du bombardement dans un village situé aux abords de la ville.

## UNE CUISINE DE CAMPAGNE PRISE A L'ENNEMI



Au cours d'un récent engagement dans le nord de la Belgique, les Belges repoussèrent les Allemands qui durent abandonner un nombreux matériel de campagne. Voici une cuisine-roulotte laissée par les Prussiens, et que nos alliés utilisent à leur tour.